

lauryn  
ortiz

# LE FEU SACRÉ DE LOS ANGELES

ou la démocratie directe  
dans l'ombre des écrans

Lauryn Ortiz

# Le Feu Sacré de Los Angeles

*ou la démocratie directe dans l'ombre des écrans*

© Lauryn Ortiz, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5683-1

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux Français,*

*À ma mère, une vie au service de la République*

« Le plus important est de savoir marcher à travers les flammes »

(Charles Bukowski)



## Overdose de LCD à Hollywood

C'était une semaine où le temps s'était arrêté. On attendait quelque chose, ou plutôt quelqu'un. Un nom. *Le* nom. Quand on attend, le temps devient différent, il mute et s'alourdit jusqu'à écraser d'ennui, d'un ennui sans nom, dirait-on en ces circonstances. Alors qu'on le voyait passer si vite, léger, imperceptible, soudain il s'allonge, s'étire à l'infini, nous empoigne d'une main sadique par l'insistance de ses horloges, pour nous mettre à la merci d'un autre. Un être, ou un système. Une fois qu'il a ralenti jusqu'au point mort, on ne peut rien faire d'autre que s'immobiliser, en proie à l'angoisse d'un destin qui nous échappe. On attend la délivrance. Les optimistes espèrent, les croyants prient, mais Lucy, elle, n'attendait rien de ce nom-là. Elle ne pouvait couper cependant à ce moment collectif cruel, qu'elle passait devant une immense télévision en se tortillant nerveusement une mèche de cheveux. À l'idée du temps perdu devant ce rectangle brillant, parlant de jour comme de nuit, ce miroir déformant qui tendait un leurre à l'ennui, son niveau d'anxiété montait d'un cran. Prise dans ce cercle infernal, sa chevelure se transformait petit à petit en une masse de nœuds inextricable.

Ses tourments atteignaient leur apogée puisque c'était théoriquement la dernière semaine d'attente, après bientôt neuf mois à voir les heures disparaître dans les limbes d'une actualité dramatique et toute-puissante, vidées de leurs précieuses minutes par des voix irréelles et menaçantes, pour ne plus être vraiment vécues. Moins crispée, Lucy aurait pu en profiter pour faire un enfant. Certains osaient encore, songea-t-elle. Mais elle était trop occupée à fomenter des plans d'évasion dans l'espace (au sens purement géographique, quoique le domaine spatial n'en soit pas exclu). Sur le front temporel, elle ne voyait plus de perspectives. Ni nostalgie du passé, ni projections dans l'avenir. Ses belles années lui semblaient déjà trop loin pour lui être d'aucun secours, et son futur se volatilisait dans un brouillard épais. Entre les deux, elle restait coincée dans ce présent abstrait qui ne bougeait plus, victime d'une prise d'otages où l'humanité était fixée devant un écran, à toute heure du cadran.

Lucy subissait l'événement à la pointe extrême de l'Occident, au cœur du problème, dans les allées du Temple de la télévision surplombant le Pacifique. Cet endroit qui ensorcelle au-delà des mers par la magie de ses sirènes, avant d'entraîner vers les bas-fonds ceux qui n'y résistent pas, s'y perdent, et s'y noient, lui avait offert un refuge une dizaine d'années auparavant, en tant que représentante exilée des médias français.

Les courants de l'époque l'avait attirée sur cette rive pour des raisons moins affriolantes que l'envie de percer à Hollywood : elles étaient avant tout économiques et politiques. Un malheur venant de la droite avait frappé la France, dans une série qu'elle imaginait longue et destructrice ; quant à la gauche, et la presse du même bord dans laquelle elle officiait, elle se fourvoyait en laissant patauger ses jeunes recrues prometteuses dans la précarité. Celles-ci devaient s'estimer heureuses de vivre de rien, devant des pontes affichant de grands principes, payés dix fois plus pour moitié moins de travail, dans le meilleur des cas. Alors quand le service international lui tendit une perche, à la faveur d'élections américaines historiques, où une famille de Noirs approchait de la Maison Blanche, et d'une crise financière non moins mémorable, qui ravageait les banlieues californiennes, Lucy n'hésita pas. Eurêka ! Los Angeles serait sa nouvelle terre. Personne dans les cercles intellectuels parisiens, à l'exception d'un collègue lui-même exilé, ne lui recommanda ce vaste magma de béton, de branleurs friqués et de pétasses refaites de la tête aux pieds. Cependant, derrière ce nom hispanique, quelque chose l'intriguait. Elle se sentit appelée. Peut-être par le bouillonnement d'activité, en particulier musicale. Ainsi, la voix des musiciens ayant bercé sa jeunesse, de là-bas, lui servirent de guide. Celle des dangereuses sirènes, en revanche, ne lui firent jamais aucun effet : elle trouvait saugrenu leur appareil de princesses.

Se tenant loin d'elles, elle ne tarda pas à découvrir un trésor enseveli sous les couches de bitume. Sur ces terres ancestrales empreintes de la trace des peuples amérindiens, un nouveau peuple d'Américains avait appris à faire son propre feu, en ces lieux, loin de son gouvernement et sans attendre de lui qu'il s'en chargeât. Cette flamme secrète, insaisissable, immatérielle, n'avait pas l'éclat d'Hollywood, et pas de valeur marchande ; il était donc difficile, pour Lucy, de montrer cette force invendable dans ses colonnes. Pourtant, elle était bien présente et active, comme un fait caché, y compris sur ce mont mythique qui jetait de la poudre aux yeux. Elle fut même concomitante à son essor, blottie quelque part sous les parois du star-system. Mais comme elle devait sa puissance

à un pouvoir moins enchanteur que libérateur, elle ne bénéficiait pas de la diffusion des rayons hollywoodiens. Au contraire, elle était gardée jalousement, dans un périmètre allant de San Diego à Seattle en passant par San Francisco, s'infiltrant jusqu'à Salem, Phoenix, Las Vegas, Denver, ou encore Boston, à l'autre bout du pays. Faute d'être un produit lucratif, une bouteille de soda, un film ou un téléphone, aucune entreprise ne se soucia de l'exporter aux quatre coins du monde. On ne la vendait pas et on en parlait peu : on s'en servait, c'est tout.

En cette année de torpeur, Lucy s'était mise en tête, pour des raisons qu'on comprendra sans doute, d'enfin élucider le mystère de cette torche invisible qui continuait de l'attirer là. Elle espérait transmettre le message, telle une bouteille à la mer, jusqu'à son pays natal.

Hélas, son vaillant projet était contrecarré par une nouvelle force en présence, plus jeune, plus tentatrice, plus manipulatrice, comme possédée par des démons. Si seulement elle pouvait se libérer de ces chaînes qui la tenaient dans le salon ! Mais elle n'était pas aux commandes de l'objet luisant qui trônait dans l'appartement, et l'ami avec qui elle le partageait, nommé Amir, n'était pas prêt de le neutraliser. Comme tous les jours, il avait allumé le poste au réveil, et il zappait de manière compulsive à l'aide de la télécommande. Sur toutes les chaînes, des hommes et des femmes en tenue de gala buggèrent.

« *And the winner is... is... is... is...* »

La télé semblait bégayer comme un disque rayé. Abasourdie par cette histoire sans fin, Lucy tendit mollement un bras en dehors du canapé, but une gorgée d'eau, avant de s'y enrouler à nouveau, *comfortably numb*, docilement engourdie.

Tandis qu'elle s'enfonçait toujours plus bas dans les coussins, sa culpabilité, symétriquement, grimpait vers des sommets. Elle savait qu'une occupation toute autre l'appelait, une mission héroïque, une aventure incroyable : une pile de livres à lire ! Aucun journal ne lui avait passé commande, cette fois-ci, mais le sens du devoir ne l'abandonnait pas totalement. Dans le fond, seul un travail utile serait capable d'enrayer son angoisse et de démêler ses boucles. La tâche ne requerrait rien d'extravagant. Le seul souci était que face à un écran de télévision, dans l'antre d'Hollywood, s'attaquer à un livre, à plus forte raison à une pile de livres, représentait un défi insurmontable. « J'arrive Aldous. Demain,

je m'y mets », maugréa-t-elle, sentant qu'Aldous Huxley la pressait de s'attaquer à son *Meilleur des mondes*.

D'abord, elle devait commencer par se le procurer, car à Hollywood on ne s'embarrassait guère de bibliothèques. En outre, vivant comme une nomade, elle avait sacrifié la sienne à Paris. À défaut de posséder l'ouvrage phare de l'auteur anglais, elle envisageait de lui rendre visite à domicile : il avait en effet (ou avait eu) une résidence dans les parages. Mais elle reculait devant chaque option, et le forçait lui aussi à attendre. Mort de son état, il patientait en paix, néanmoins effaré qu'une femme de son genre puisse lui préférer une stupide télé et un moelleux canapé.

Pourtant, si l'assise était confortable, la position de Lucy ne l'était pas. Elle avait d'une certaine manière le séant entre deux chaises, car elle connaissait le monde des preneurs d'otage, pour en avoir fait partie jusque-là. Prendre position par rapport aux médias s'avérait compliqué car plein d'implications personnelles et professionnelles. Heureusement, par la force des choses, la vie s'en chargeait pour elle. Elle avait pris position au sens le plus propre du terme : sa prostration physique symbolisait une posture mentale. Pour la première fois, elle suivait le spectacle à l'horizontal, sans participer, pouvant à peine parler.

À l'approche de la quarantaine d'années et de son irréductible crise existentielle, peut-être mimait-elle simplement la pose allongée sur un divan de psychanalyste. Après tout, la télévision n'est pas forcément pire que la psychanalyse. Bien moins chère, il est possible que les deux soient complémentaires, alla-t-elle jusqu'à concevoir. Autre possibilité : n'était-ce pas le monde autour d'elle qui traversait une crise profonde, dont la télévision était un symptôme, forçant chacun à faire une pause jusqu'à prendre pleinement conscience de la nature et de l'ampleur du bouleversement ? Quoi qu'il se passât dans son monde intérieur, l'extérieur ressemblait de plus en plus à celui imaginé par Aldous Huxley, ou à ce qu'elle en savait, c'est-à-dire des fragments, des ouï-dire, des citations glanées ici et là. Et elle n'était pas la seule à le penser : il redevenait à la mode, chez les intellos.

Amir, qui n'en était pas un à proprement parler, vivait l'épreuve sans se sentir coupable, ou victime, en écoutant ce que disaient les gens de la télé. Il ne connaissait pas Aldous Huxley, et ignorait que les nœuds que Lucy se faisait dans les cheveux provenaient d'abord de son cerveau. Il ne se doutait pas non plus de ses projets de fuite, alors que ceux-ci ne la quittaient plus. Dans une



attente à la Godot, il remettait à plus tard les projets et les obligations de tous ordres (travail, vacances, ou sorties). Pour lui, il n'était pas question d'éteindre l'énorme écran à *Liquid Crystal Display*.

Lucy lui en voulait, sans se l'avouer. Son propre ami, avec qui elle avait commis les quatre-cents coups à Los Angeles, ne lui prêtait pas main forte. Elle devait compter sur d'autres ressources pour venir à sa rescousse. Eusse-t-elle remué un petit doigt, l'écrivain visionnaire lui promettait une sortie de secours. Mais même quand un fantôme (peut-être celui de l'auteur lui-même) lui asséna le mot d'ordre christique « lève-toi et marche ! », elle ne put y répondre. Il était plus fort qu'elle, cet effet-là : l'effet du LCD sur la psyché du monde entier.

Amir et Lucy absorbaient les émissions de cristaux liquides par les pupilles, sans ciller, et apparemment sans douleur, tout en douceur. L'affaire ressemblait à une cérémonie hollywoodienne sans applaudissements et sans sourires. Une sorte de jeu où l'Amérique devait désigner - où la télévision allait désigner, plus exactement - le meilleur acteur pour le rôle de président des États-Unis. Il ne s'agissait pas d'admirer des Apollon triés sur le volet, comme à Hollywood, mais la fonction suprême de gardien de la démocratie américaine avait néanmoins pris cette tournure : elle était une performance de télé-génie, un casting où un demi-dieu devait dire son texte en y croyant le plus possible pour que cela sonne vrai. Qui croyait vraiment dans le rôle du *good guy* qui domine le monde ? Performance devenue habituelle à Hollywood comme à Washington, il fallait incarner la fonction de super-héros avec modestie et humour pour être l'élu, le moment venu. Il fallait aussi que les gens adhèrent à la représentation qu'on leur donnait, ce qui était le cas d'Amir, mais plus de Lucy.

Spécimen « citoyenne du monde » à l'identité confuse sauf peut-être sur un point, son éducation athée en terre française, Lucy était journaliste, mais elle ne croyait plus dans les médias. Amir, quant à lui, était américain mais il ne croyait plus dans l'Amérique, cet empire où ses parents avaient émigré et prospéré. S'embrasant encore et toujours dans des guerres de « races », ce pays lui sortait désormais par les yeux. Il voulait en finir avec l'Amérique colérique et suprématiste où le rôle de président était tenu par un certain Donald Truck, qu'il subissait paradoxalement davantage à travers la télé qu'en vrai. Alors il se raccrochait à CNN, chaîne allumée depuis sa tendre enfance, dans l'espoir de voir un miracle se produire. Tous deux vivaient une crise de foi latente, sourde, noyée dans l'océan tapageur du divertissement.

Si Lucy entendait des formules messianiques, Amir, lui, croyait dans le rôle du sauveur politique. Il attendait impatiemment le nom rédempteur. Sinon, ce serait « la fin de l'Amérique », se lamentait-il. Mais Truck était lui-même apparu comme le sauveur d'une autre partie du pays, qui détestait son prédécesseur. Le processus démocratique courait ainsi depuis des décennies, de naufrage en sauvetage, en mode *replay*. Le véritable changement tenait dans la taille de l'écran, qui avait sacrément grossi au fil du temps, pour atteindre ce summum technologique jamais connu auparavant.

« *Oh my god*, mais qu'il disparaisse ! », s'égosilla soudain Amir à la vue d'un Truck plus grand que lui.

Comme il vivait les événements à travers leurs images télévisées, il ne supportait plus Truck visuellement. Celui-ci avait le physique de son nom, un corps de poids lourd agressif sur-jouant l'homme fort et dominant, usant d'un langage pauvre et grossier pour un héritier de Manhattan, mais qui s'était avéré efficace pour jouer l'animateur de télé-réalité. Cette apparition sur petit écran l'avait en effet conduit au grand rôle de sa vie, celui de président, qu'il incarnait depuis quatre ans engoncé dans un costume masculin d'époque fin 20<sup>e</sup> siècle : veste et pantalon foncés en gage de virilité, chemise blanche pour faire ressortir, par contraste, une cravate rouge, ou bleue, le tout rehaussé à la crête d'une longue mèche de cheveux « *orange is the new black* », réminiscence artificielle d'une blondeur fanée. Ce costume de businessman des hommes aspirant au pouvoir était en voie d'extinction sur la côte ouest américaine, où l'homme puissant, le futur maître de l'univers, la jouait simple et détendu en jean et baskets. Prêt à décoller dans le cosmos. Au rang des symboles phalliques, la fusée avait remplacé la cravate. Mais à Washington, le vieux Truck s'accrochait au pouvoir terrestre et exhibait ses chics ensembles deux-pièces dans lesquels il tonnait des insanités.

Garçon homosexuel peu fanatique des symboles de virilité, Amir en voulait moins à son rival, Joe Binette, de jouer sur ces codes cousus de fil blanc. Binette s'y connaissait en matière de performances politiques télévisées car il avait tenu le second rôle sous le président ayant précédé Truck. Par effet de ricochet, il bénéficiait des restes de l'aura de ce dernier, qui avait conquis d'immenses foules de fans dans le monde en leur revendant de l'espoir grâce à sa couleur de peau un peu noire. Des Amir par milliers se morfondaient de nostalgie en souvenir d'un homme de valeur qui avait brisé les codes tout en respectant la